

Dmitri Lipskerov

Le Dernier Rêve de la raison



Traduit du russe par
Raphaëlle Pache

Agullo

© Dmitri Lipskerov, 2000

Ouvrage initialement paru sous le titre :

Poslednii son razuma

Publié en langue française avec l'accord de l'agence littéraire
Banke, Goumen & Smirnova en Suède

Cet ouvrage a été publié en français pour la première fois par
les éditions du Revif en 2008.

© Agullo Éditions, 2018, pour la traduction française
www.agullo-editions.com

Conception graphique : WIPbrands

1. CRIMÉE

Ilya Ilyassov le Tatar vendait du poisson frais dans un magasin qui s'appelait Alimentation. Ce vendeur avait entre autres à sa disposition un grand comptoir de marbre, couvert des entailles qu'avait causées un énorme trancheur, alourdi de morceaux de plomb pour que le couteau ne glisse pas de la main quand on avait affaire à un poisson particulièrement grand, dont il n'était pas facile d'ouvrir le ventre dur.

Pour être plus précis, Ilya n'était pas supposé se limiter au poisson frais, pêché sur place dans un grand aquarium aux eaux sombres, à l'aide d'une épuisette dont le manche de chêne avait été poli à en briller par ses mains calleuses. Le Tatar vendait aussi du poisson surgelé, qu'il ne considérait pas comme du poisson, mais les demandes insistantes des clients l'avaient obligé à en fournir. Les clients expliquaient que le poisson congelé convenait bien pour les tourtes au levain, agrémentées d'œufs durs émiettés. Par ailleurs, il était bon en simple friture à la chapelure, et il était irremplaçable pour nourrir toutes sortes d'animaux domestiques – chats, chiens... Une gentille créature d'âge vénérable nourrissait même de cabillaud congelé un canari à la voix puissante, qui mourut bientôt de la très profonde solitude dans laquelle il se trouvait.

Ilya disposait aussi d'un petit local supplémentaire, où l'on entreposait toutes sortes d'outils pour travailler les différentes espèces de poissons – des couteaux pour racler

les écailles les plus résistantes, des crochets en fer forgé où l'on suspendait des poissons aux dimensions particulièrement imposantes, qui avaient été légèrement salés par le Tatar sur toute leur longueur, selon une recette unique, une recette qu'il avait inventée lui-même dans sa jeunesse, désormais bien lointaine, dans la Crimée couverte de pêcheurs, au bord de la mer Noire... Si l'on ouvrait le ventre d'un tel colosse avec une lame tranchante, les yeux du client enthousiasmé voyaient apparaître une chair d'un rouge très tendre, plutôt grasse, et de ce fait d'un jaune translucide sur les bords, accrochée à de molles arêtes blanches. Il était rare, le client qui restait indifférent à un tel spectacle ; en général, il se mettait aussitôt à saliver et achetait un morceau de la délicatesse pour ses bambins, tout en se représentant la chair fine et tendre, étalée tel un drapeau rouge sur une tranche de pain de mie français enduite de beurre fondu. Au-delà, son imagination lui promettait une tasse de café crème et le mélange de sensations gustatives, sucrées et légèrement salées, si agréables pour commencer un dimanche ensoleillé.

Ilya le Tatar n'était pas propriétaire, même s'il travaillait dans une coopérative, mais il gérait son affaire en patron, prenait soin de son comptoir comme s'il lui avait appartenu, et le lavait à la fin du service au moyen d'un chiffon propre, veillant tout particulièrement à ce que l'odeur de poisson n'empire pas et n'effraie pas le client, le lendemain matin, en lui donnant l'impression que les produits étaient avariés.

Dans l'aquarium où les comestibles attendaient leur sort en agitant faiblement l'eau de leurs queues bariolées, Ilya promenait un gros tuyau en caoutchouc branché sur un compresseur fait maison, afin d'envoyer dans l'eau l'air qui permettait à la marchandise de garder un aspect vivant et de ne pas s'endormir avant l'heure.

Quoique, au fond de lui-même, le patron du magasin s'étonnât du zèle de son vendeur, il se comportait comme si c'était tout à fait normal, comme si l'attitude du Tatare face au travail était tout ce qu'il y avait d'ordinaire, et il allait même jusqu'à donner moins de primes à Ilya qu'à ceux du rayon boucherie. De toute façon, Ilya n'avait pas besoin de primes, dans la mesure où il avait un « client permanent », qui payait « son » vendeur pour toutes sortes de services. Comme : priver de vie une carpe vigoureuse cherchant à s'échapper de l'épuisette qui l'avait tirée des eaux sombres, en lui assénant sur la tête le coup puissant d'un marteau de bois. Son corps se tordait alors avec une ardeur folle dans le piège du filet, le colosse semblant se tendre comme un ressort, pour prendre son envol vers les cieux et luire au-delà des nues de toutes ses écailles dorées, tel un deuxième soleil. En général, Ilya achevait le poisson du premier coup... Comme : ôter en deux mouvements ces précieuses écailles, enfoncer le trancheur plombé sous la queue et le tirer par le tranchant de sa lame jusqu'à la caboche fracassée, répandant les entrailles sur le marbre blanc, avec des organes tressautant encore dans leur agonie... Quelques instants plus tard, l'âme du poisson était déjà loin, mais l'on pouvait déposer aussitôt son corps dénudé dans une poêle et se délecter du crépitement de l'huile de tournesol, après avoir passé ses filets à la farine de froment. C'est pour cela que le client permanent payait un supplément à Ilya le Tatare.

Environnée de ses viandes et autres saucissons, la vendeuse du rayon boucherie chassait son ennui en observant la dextérité de son collègue du poisson, et jusqu'à un certain point, il parvenait même à la surprendre, dans la mesure où de son côté elle ne pouvait jamais couper un morceau de saucisson au judger, sans se tromper d'au moins cinquante grammes. Mais la vendeuse n'était absolument pas jalouse du travail d'orfèvre accompli au rayon d'en face,

et elle mettait tout sur le compte de l'appartenance nationale du maître ès-poissonnerie : c'était un Tatar, quelles autres préoccupations pouvait-il bien avoir, mis à part tourmenter des poissons ! Il n'avait pas d'enfants par-dessus le marché, alors que, vu son âge, il aurait plutôt dû avoir des petits-enfants ; c'est vrai qu'elle non plus, elle n'en avait pas, des enfants, mais elle pourrait très bien en avoir, et puis d'ailleurs, le saucisson, c'était pas vivant, pas besoin de le tuer d'un coup de marteau sur la caboche... Et la vendeuse se disait aussi qu'Ilya avait de bien larges pommettes et de bien rares sourcils. Et comment ça se faisait que les Asiatiques aient une pilosité aussi paresseuse sur le visage, et peut-être même sur tout le corps !... Du reste, en coupant du saucisson en petits morceaux pour une vieille femme, la vendeuse songeait qu'il n'y avait eu aucun Asiatique dans sa vie intime, et qu'elle n'avait absolument pas la moindre idée de la vigueur qu'avait la pilosité de son corps à lui. « Le Tatar doit sans doute ressembler à une poule bien plumée, décida finalement la vendeuse, à une poule jaune et plumée. » Et elle n'y pensa plus, tant que dura la queue devant son rayon. Sa journée de travail terminée, la vendeuse, s'étant heurtée à Ilya dans les locaux du personnel, se convainquit définitivement que le Tatar était une personne désagréable, qu'il sentait le poisson à des kilomètres, qu'il était vieux et bon à rien, même s'il avait l'air robuste, et que ce serait donc bien s'il quittait de lui-même le magasin Alimentation, laissant sa place à un jeune gars aux yeux candides.

Le reste du personnel partageait l'antipathie de la vendeuse du rayon boucherie. Celle de la confiserie, celui de l'épicerie et même l'équipe auxiliaire des magasiniers éprouvaient une animosité inexplicable envers le comptoir de la poissonnerie, et la petite bande discutait parfois de la question en passant, élaborant des plans élémentaires pour débarrasser le magasin du Tatar. Leur petite délégation

allait de temps en temps trouver le patron pour qu'il résolve ce problème professionnel, arguant du fait qu'Ilya vivait dans un grand ensemble, au fin fond de la banlieue, alors que leur magasin se trouvait au cœur de la ville, dans sa partie historique, et qu'il aurait été plus logique d'employer quelqu'un du coin, pour que le touriste étranger ne soit pas effrayé par cet homme au crâne rasé, à la peau jaune et aux pommettes saillantes. Mais le patron ne suivait pas les conclusions confuses de son personnel, même si quelque part, dans les tréfonds de son âme, il y avait, tapie, une certaine animosité envers ce vieillard taciturne aux yeux bridés, dont toute la personne, de ses grands doigts osseux jusqu'à ses épaules affaissées pleine d'une force accumulée au fil des années, manifestait un calme permanent et par là même effrayant... En tant qu'employé, Ilya était bon, et c'est pour cela que le directeur se faisait violence pour l'apprécier, mais de loin, en veillant à se trouver le plus rarement possible dans le secteur poissonnerie confié au Tatar.

On ne peut pas dire qu'Ilya aimait ce qu'il faisait. Il serait plus exact de dire qu'il s'en fichait sans s'en rendre compte. Il n'aimait guère tuer les poissons, ou voir ceux qu'on n'achetait pas crever à cause de la surpopulation de l'aquarium. Il n'aimait pas particulièrement non plus manier son couteau sur un ventre encore palpitant pour en racler les écailles, mais il devait le faire : c'étaient là les inconvénients de la profession, et Ilyassov s'acquittait de sa tâche en employé docile, depuis de longues années. Depuis quand, déjà ? Ilya ne s'en souvenait plus.

Quand donc le Tatar avait-il fait son apparition dans le magasin ? Qui avait embauché cet homme à la prononciation défectueuse qui le rendait mutique ? Personne n'en savait fichtre rien. Où avait-on égaré son livret censément gardé dans un coffre, telle une relique intangible ? Tout cela avait été relégué dans le néant. Depuis dix ans déjà,

le magasin appartenait à l'actuel propriétaire, avant quoi il avait été la propriété de l'État, qui appelait l'entreprise Établissement commercial n° 49...

En revanche, Ilya aimait les poissons. Les poissons, tout simplement. Il les aimait sans en avoir conscience, comme les gens aiment les chats ou les chiens, émus d'être attendris et, tout bêtement, de pouvoir aimer ainsi, et il accueillait les bêtes à écailles dans une partie de son inconscient sombre et épais. Il pouvait, des heures durant, observer le mouvement des corps argentés dans l'aquarium, regarder les poissons entrer délicatement en contact, se frotter l'un à l'autre ou se caresser. Il aimait voir bouger leurs ouïes, qui s'ouvraient comme des coquilles pour dévoiler à l'observateur des entrailles pourpres, voir leurs queues soulever l'eau à la surface, voir des bulles gonfler sur leurs bouches lippues... Notons toutefois que tout cet amour inconscient, ou cet engouement, se portait exclusivement sur les gros poissons, ces bêtes vigoureuses dont les corps véhiculaient des kilogrammes de viande saine, collée à des arêtes robustes, dont les têtes aux grands fronts heurtaient la vitre de l'aquarium comme des têtes de taureaux... Le menu fretin, le stupide gardon par exemple, la perche des rivières ou la grémille à la nageoire venimeuse, qui s'en allaient en bouillie dans la soupe dès la première minute, ne suscitait pas le moindre sentiment chez Ilya. C'était le genre d'attitude qu'on a en général envers les insectes familiers qui rampent en permanence sous nos pieds : ils ne nous gâchent pas la vie, mais ils ne l'embellissent pas non plus. Les fourmis, par exemple.

Le Tatare avait également vu des poissons exotiques. On en trouvait dans les animaleries spécialisées, et la variété de leurs couleurs avait un peu étonné Ilya, comme un feu d'artifice étonne lors d'une fête, mais pour le reste, il considérait que les poissons d'eau chaude étaient simplement une forme de vie comme il en existe pléthore,

et qu'en conséquence il n'y avait pas de quoi se focaliser là-dessus. Une fois seulement, dans une petite animalerie, Ilya vit nager dans un aquarium de ces petits poissons qu'on appelle piranhas, ceux dont la bouche est entièrement bardée de dents acérées, d'une grandeur disproportionnée par rapport à la taille du reste de leur corps. Il y avait dans ce magasin une brochure où l'on expliquait avec moult fioritures la voracité de ces poissons, capables, lorsqu'ils formaient un petit banc, d'engloutir un homme adulte en dix minutes. « Évidemment, c'est de la publicité », pensa Ilya, mais les dents des poissons, crochues et d'un blanc carnassier, piquaient la curiosité du Tatare, l'effrayaient même un peu ; il fit donc l'acquisition de cinq étrangers pour procéder à une expérience.

Le lendemain matin, cinq créatures de la famille des piranhas furent plongées dans l'aquarium du magasin où, en cette heure matinale, nageaient paisiblement des carpes dodues, exhibant leurs gros ventres dans l'attente paresseuse de leur destin.

Ce qui se produisit ensuite engendra chez Ilya un sentiment d'accablement extrême, on peut même dire un choc insupportable.

Au début, il ne se passa rien dans l'aquarium : durant les premières minutes, les carpes nagèrent de leur côté, les piranhas allaient et venaient en groupe, d'un coin à un autre, comme s'ils se familiarisaient avec ce nouvel endroit ; ils heurtaient la vitre de leurs dents, qu'ils faisaient claquer comme des fourchettes, et lançaient des regards féroces à Ilya.

« Que de la publicité ! se redit le Tatare. Ce n'est pas rien d'engloutir un homme ! »

Il allait se mettre à ses occupations habituelles, quand un mouvement imperceptible se produisit soudain dans le milieu aquatique. Les piranhas se regroupèrent et tournèrent plusieurs fois sur eux-mêmes, dans une synchronie parfaite.

Un, deux, trois... Leurs têtes de harengs aux dents aiguës inclinées vers le fond, les poissons dressèrent alors la queue et, pendant un instant, ils demeurèrent dans cette position, absolument immobiles. On aurait dit qu'ils examinaient une vieille carpe en train de se reposer au fond de l'aquarium. Cette carpe avait été légèrement blessée par une épuisette, et la chair rose de son flanc, suintant le sang, se détachait sur le fond gris. Sans doute la douleur causée par cette blessure tenait-elle moins le poisson isolé de ses congénères que la simple envie de se reposer d'eux, comme un malade des gens bien portants. Mais soudain – on aurait dit qu'il avait reçu un ordre –, le petit groupe se rua vers le fond, dans un élan parfaitement maîtrisé. Et il y avait tant de volonté, une telle fulgurance carnassière de flèche dans ce mouvement, il prit une telle vitesse qu'Ilya le Tatar recula instantanément de l'aquarium, et quand il y revint le quintette de prédateurs avait déjà arraché, au moyen de ses dents crochues, la chair rose de la carpe affolée de douleur, qui essayait d'écartier les petits assassins par de puissants coups de queue. Tout l'aquarium était en ébullition! Soulevée du fond, la vase tourbillonnait, les autres habitants reculaient dans tous les coins... Mais le stupide poisson au cerveau minuscule avait déjà compris que sa fin était proche, que les énormes morceaux de chair arrachés à son ventre allaient être dévorés en même temps que son tendre foie par ces étrangers inopportuns, qui lui avaient causé, à lui, mâle de cinq ans ayant toujours ignoré la peur, une mort inévitable, pénible et inutile; et à cette pensée, le grand poisson se réconcilia involontairement avec son destin, il cessa d'agiter vainement la queue et se coucha sur le flanc, les yeux rivés sur la surface... Les autres habitants de l'aquarium, qui étaient aussi des carpes grasses, se tapirent dans le coin le plus éloigné du réservoir et observèrent la fin cruelle de leur frère, clappant bêtement des lèvres. Du sang pourpre tourbillonnait dans l'eau sombre,

les piranhas s'agitaient, déchiquetant les restes de chair savoureuse, et une minute plus tard, sur le fond sale de l'aquarium, descendit le squelette, rongé jusqu'aux arêtes, de cette carpe qui avait survécu jusqu'à un âge avancé.

— Mince! s'exclama Ilya qui revenait à lui après cet étonnant spectacle. C'est donc ça!

La vendeuse du rayon boucherie avait observé le même spectacle que le Tatare. Elle avait apprécié ce qu'elle avait vu et attendait que les nouveaux venus réitérent la même procédure avec les autres carpes, ce qui ferait passer le temps de manière intéressante jusqu'à la pause déjeuner.

— Quel expérimentateur nous avons là! fit la vendeuse à voix haute.

Mais le Tatare démentit ses attentes. De nouveau sur pied, il s'empara de l'épuisette, balaya les eaux sombres et, d'un seul mouvement, attrapa tout le banc de piranhas, dont les mâchoires claquaient encore par inertie, cherchant à mordre les fils de capron de l'épuisette.

— Tiens, prends ça! s'exclama le Tatare, et il frappa de toutes ses forces l'épuisette sur le sol.

Les poissons qui s'étaient déversés du filet tressaient sur les carreaux de faïence, et Ilya, dans un accès de rage, entreprit d'écraser leurs chairs carnassières du talon de ses bottes, cherchant à aplatir, avec ses ferrures, le corps des créatures exotiques. On aurait dit que le Tatare était pris d'une sorte de transe. Il écrasa les fauves sans répit, comme s'il vengeait le poisson national profané par les conquérants étrangers, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une bouillie de piranhas, mélangée à de la saleté ordinaire.

— Iya-ouou-a! hurla Ilyassov d'une voix terrible, ce qui fit jaunir encore son visage et pinça ses lèvres en un sourire étrange. Prends ça! siffla-t-il. Prends ça!

Un fou! La vendeuse du rayon boucherie en était persuadée, mais à voix haute, elle dit qu'on ne devait pas se livrer à des expériences dégoûtantes sur un bien

qui appartenait à un propriétaire privé. On n'avait qu'à utiliser son propre silure puant, qui nageait dans un aquarium pour lui tout seul, sous le comptoir. C'est que nous sommes au courant, pour ce silure ! Parfaitement !

Et effectivement, il y en avait un, il faut bien le dire. La camionnette Poissons frais l'avait apporté pour les fêtes, mêlé par hasard aux carpes, et on l'avait plongé dans l'aquarium commun, où Ilya l'avait rapidement découvert. C'était un silure relativement petit, d'environ huit kilos, avec de longues moustaches et une gueule écrasée, rappelant de manière subtile le visage d'Ilya.

Le Tatar avait aussitôt éprouvé pour lui un sentiment confus et, marmonnant de manière inintelligible, il avait demandé au patron l'autorisation d'acheter lui-même ce poisson inhabituel pour leur magasin. Le patron s'était contenté de hausser les épaules et avait accepté un prix au kilo identique à celui de la carpe. Il y eut des vendeurs pour s'indigner : pourquoi était-ce Ilya qu'on autorisait à acheter le silure ? Tout le monde avait envie d'un poisson pareil pour les fêtes, mais quelqu'un fit remarquer que les silures vivaient dans la vase et que c'étaient là de mauvais poissons, inutilisables, même en friture – trop gras et aussi puants qu'un pneu de caoutchouc brûlé.

— C'est de la bouffe pour un Tatar ! entendit-on dans l'annexe, et l'on s'esclaffa.

L'on en resta là. En prévision des fêtes, les employés du magasin achetèrent des carpes, et Ilya fit des dépenses pour son silure, qu'il installa dans un petit aquarium construit par ses soins, dont il mastiqua les jointures de l'intérieur, pour éviter les fuites. Il plaça l'aquarium sous son comptoir, où il fixa une petite lampe de 40 watts, pour que le poisson ait l'impression de vivre sous le soleil et non sous un comptoir. Il fit une dérivation du compresseur principal et envoya de l'air dans l'eau, juste sous le nez du gros poisson.

Le Tatare nourrissait son pupille une fois par jour, avec de la bouillie de blé qu'il apportait de chez lui, et il lui donnait de bon cœur, de grosses boulettes gluantes que le silure attrapait au vol, comme n'importe quel cabot, et qu'il engloutissait sur-le-champ, avec une dextérité canine... Quand il avait une minute de temps libre au cours de son travail, Ilya plongeait la main dans l'aquarium tiède, et de cette main calleuse, il caressait le dos glissant du silure avec toute la tendresse dont il était capable. En retour, le poisson aimait son maître, et dans ses élans de reconnaissance, il tétait, tel un bébé, le médium du Tatare : il le faisait tendrement, comme un nouveau-né, avec ses gencives molles et dépourvues de dents. Durant ces minutes-là, le poissonnier était immensément heureux.

Ilya le Tatare n'avait sans doute jamais rien lu pour lire, il était extrêmement peu curieux et se contentait de feuilleter de temps à autre les journaux ou les magazines qu'il trouvait dans la cave de son immeuble, déjà vieux et détrempés par l'humidité. Mais là, avec l'acquisition imprévue du silure, Ilya, tel un véritable éleveur de chiens, se rendit dans plusieurs librairies où il demanda chaque fois des livres sur la vie des silures. Et chaque fois, on lui répondit qu'il n'y avait rien sur les silures, qu'il existait seulement des encyclopédies consacrées aux poissons d'eau douce, où il était question des silures entre autres.

— Prenez une encyclopédie ! lui conseillaient les vendeurs.

Ilya ignorait ce qu'était une encyclopédie, il craignait d'être roulé, et ce fut seulement lorsqu'il désespéra de trouver de la littérature consacrée à son pupille qu'il acheta un gros album aux couleurs vives, intitulé *Le Monde des poissons d'eau douce*.

Allongé sur son canapé recouvert d'un plaid usé aux motifs asiatiques, Ilya feuilletait impatientement son encyclopédie, passant les représentations des cyprins, des lottes,

des chevesnes et de tous les autres poissons dont il n'avait pas besoin; il s'arrêta juste une seconde sur les carpes, à propos desquelles il savait déjà tout, puis, humectant son doigt, il trouva enfin l'illustration qui représentait le silure.

— Ah! s'exclama le Tatare. Le poisson à moi!

Et effectivement, il y avait là, sur une pleine page, le poisson d'Ilya qui fixait son maître de ses yeux fidèles, légèrement bridés, et donnait l'impression qu'il allait, d'un instant à l'autre, remuer sa bouche lippue pour demander de la bouillie de blé.

— Le poisson à moi! affirma Ilya, et s'étant armé d'une loupe, il lut, syllabe par syllabe, ce qui était écrit sous l'image.

Sous l'illustration figuraient des informations sur le plus gros habitant des rivières russes – le « silure commun » –, pouvant, si les circonstances se montraient favorables, vivre jusqu'à cent ans et atteindre le poids de deux cents kilogrammes. Le silure n'était absolument pas carnivore et ne se nourrissait pas de ses semblables, si bien qu'Ilya en conçut du respect pour ce poisson et se réjouit encore une fois que le silure lui appartienne et que personne ne l'ait mangé pour les fêtes... C'est là-dessus que s'achevaient les informations le concernant, car il s'agissait d'une encyclopédie illustrée, dont le but était de refléter avec le plus de réalisme possible l'aspect extérieur du poisson.

Ilya se montra ravi de son encyclopédie, il faillit porter son médium aux lèvres du silure pour que ce dernier vienne le téter; mais s'étant souvenu qu'il s'agissait seulement d'une image, même si elle avait été réalisée de main de maître, il retira son doigt tordu. Sans hésiter, Ilya arracha ensuite de l'album la représentation de son favori et la punaisa sur le mur, en face du canapé, pour pouvoir se repaître de son poisson quand bon lui semblerait. Quant à l'encyclopédie et à ses autres illustrations, il les jeta sans pitié à la cave, puisqu'elles ne servaient plus à rien;

à la suite de quoi il s'allongea, la tête appuyée sur ses mains noueuses, et contempla l'image.

« Ce poisson, le meilleur poisson, pensait Ilya. Parce que ce poisson est très gros et fort, mais il ne touche pas personne, il ne mange pas personne de vivant, et c'est pour ça que c'est un poisson très intelligent et très bien-aimé ! »

Ensuite, les réflexions d'Ilya s'arrêtèrent, comme si quelque chose venait de les égratigner, et il regarda simplement le poisson, admirant ses yeux bridés. Puis il s'endormit sans s'en apercevoir, et il rêva d'Aïza, une jeune Tatare rencontrée dans son enfance, dont le souvenir n'était que tendresse et lui brûlait le cœur, même en rêve.

Il avait fait sa connaissance dans un jardin planté de pêchers. Le jardin appartenait au père d'Aïza, qui était le forgeron du village, et Ilya s'y était faufilé pour voler. Alors que les pans de sa chemise contenaient déjà assez de fruits qui, faute de place, s'écrasaient les uns contre les autres et laissaient couler leur jus poisseux le long de son ventre, alors qu'il s'apprêtait à sauter par-dessus la clôture pour regagner ses pénates, elle l'avait interpellé.

Il s'était arrêté et retourné.

Elle était là, plantée sur ses petites jambes musclées, en pantalon de satin, la tête fière et brune dressée sur son long cou, les épaules étroites, le bras droit soulevé et le coude pointu appuyé contre le tronc d'un pêcher, de sorte que la courte manche de sa chemise s'était retroussée et découvrait une aisselle sombre. Elle l'observait ouvertement et gaïement.

— Tu es un voleur ? demanda la jeune fille.

— Oui, répondit Ilya sans s'effaroucher le moins du monde.

— Un voleur, tiens donc...

— Ouais...

Il regardait la jeune fille sans avoir encore conscience qu'il l'admirait, mais le jus de pêche continuait à couler

le long de son ventre, entrant dans son pantalon en filets poisseux.

— Viens ici ! lui ordonna la jeune fille.

Il s'approcha d'elle et sentit son odeur.

— Tu es affamé ?

— Non.

— Alors pourquoi tu voles ?

— Pour faire des provisions.

Elle l'inspecta des pieds à la tête et s'esclaffa, en mettant sa main devant la bouche. Ses dents étaient grandes et blanches.

— Pourquoi tu ris ? C'est vraiment drôle que je sois un voleur ?

— Absolument pas, répondit la jeune fille, et de son index, elle désigna le pantalon d'Ilya.

— C'est du jus ! s'écria Ilya qui couvrit de ses mains l'endroit inconvenant, mouillé, où une tache humide s'étalait de plus en plus largement, jusqu'à lui descendre aux genoux. Du jus de pêche ! Ne va pas t'imaginer n'importe quoi !

Il se tenait à côté d'elle, honteux, mais ses yeux n'en regardaient pas moins l'aisselle dénudée de la jeune fille, et son nez, comme celui d'un loup, sentait son odeur : à la fois troublante et festive.

— Suffit !

Elle secoua ses cheveux courts et lui tapa sur les mains, si bien que le bas de sa chemise, alourdi de pêches, sortit de son pantalon, et les fruits trop mûrs se répandirent à leurs pieds.

— Eh ben, dis donc ! Tu n'en as pas volé qu'un peu ! s'étonna la jeune fille. En voilà un voleur !

Et elle éclata d'un rire bruyant et naturel. Elle riait en levant son visage aux pommettes saillantes vers le soleil, tout en s'accoudant encore à l'arbre, et les poils frisés de son aisselle étaient là, tout près du visage d'Ilya.